

Comment raconter le passage sur terre d'un humain ? Doit-on toujours commencer par le début, ou bien pourrait-on dévoiler d'abord sa fin et remonter le courant de sa vie à rebours ? Car si les dernières heures d'un homme sont tragiques, ne vaut-il pas mieux d'abord commencer par le pire pour ne garder ensuite que le sublime de son parcours ? Après tout, La mort n'est qu'un changement d'état, c'est le chemin vers elle qui importe.

La nuit du 21 février 2005, deux jeunes frères de 17 et 20 ans s'introduisent dans un des appartements d'une barre d'immeubles de Varsovie. En échange de 17 coups de couteaux sur l'homme de 75 ans qui vit ici, ils repartent avec deux appareils photos et une centaine de disques compacts. A leur procès, ils diront n'avoir pas remarqué les centaines de toiles qui dormaient dans l'appartement, assistant impuissantes, à la mort de leur créateur. Leur victime se serait bien passée de cette fin absurde. Il lui restait tant de choses à créer. Dans ses derniers instants, le mourant parie sans doute que si un au-delà existe, il y retrouvera sa femme et son fils, qui avaient eu l'impolitesse de partir avant lui... L'artiste qui vient de s'éteindre et de mettre un pied dans l'éternité, c'est Zdzislaw Beksinski. Il n'avait pas attendu la mort pour visiter d'autres plans de la réalité et ses œuvres sont autant de voyages au cœur de l'outre monde. Ses visions picturales le prouvent, Beksinski a éclairé des pans troublants de l'imagination et de l'inconscient. Voici le récit de son exploration.

Même si le jeune Beksinski est passionné par le cinéma dès l'enfance, au point même d'envisager cette vocation... "ce n'est pas un métier convenable, n'est ce pas ?" C'est en tous cas ce que sous-entend son père et il dirige son jeune fils vers des études d'architectures à Cracovie, dont il sortira diplômé en 1952. Après 3 ans à superviser les chantiers de Sanok, sa ville natale, l'homme finit par s'ennuyer. Depuis son entrée dans la vie active, un étrange murmure chantonne à ses oreilles. Il ne se l'avoue pas encore mais c'est l'appel de la création qui résonne dans le lointain. Sur son temps libre, l'homme part en chasse avec son appareil photographique. De sa Pologne, il capture d'abord des morceaux de villes et des figures énigmatiques, comme perdus dans ces volumes abstraits. Les cadrages sont étranges, on dirait qu'il épie les passants depuis sa cachette et capture leur âme sur papier photographique. Du quotidien qu'il a sous les yeux, il parvient à extraire la dimension inquiétante. On sent déjà chez l'artiste un attrait pour ce qui est rapiécé, vieilli, desséché ou étrangement

organique. Les points de vue sont désaxés ou écrasants et les figures humaines ont l'air minuscules près des structures de bois ou de béton qui composent la ville. La neige même devient une sorte de néant qui cherche à tout dévorer, à recouvrir le monde.

De ses photos il fait même des collages, dans des compositions rappelant ses croquis d'architectes, avec des dimensions et des annotations au crayon de papier. Parmi ces collages dont se dégage une certaine solitude, on devine les drames passés qui ont balaféré son pays. Un cercueil d'enfant entouré d'adultes, une veste militaire, des empreintes digitales mais aussi une rescapée des camps de la mort. Malgré cette pudeur graphique de l'ensemble qui rappelle celle d'un inventaire, on comprend bien que Beksinski raconte la part d'ombre de sa Pologne et qu'il vit dans un monde dont il cherche à s'échapper. Tout à l'air si terne ici. On le voit bien dans les regards si intérieurs des portraits que l'artiste prend de ses modèles. Dans ces photos, si le talent de l'artiste est bien présent, l'espoir semble avoir quitté les modèles. On regarde dans le vide, les traits sont tirés ou résignés. Comme si la vie les avait anesthésiés. Le jeune photographe réalise aussi des nus artistiques et creuse encore plus sa technique de clair obscur photographique. Beksinski s'accroche au plaisir immense qu'il ressent lorsqu'il cherche de nouvelles formes et il poursuit son exploration formelle : jeu de compositions, miroirs brisés aux reflets éclatés. Beksinski joue avec les symétries et les perspectives. A-t-il vu des œuvres de Man Ray ou des toiles de Magritte ? On sent que l'appel du surréalisme se fait entendre dans le cœur de Beksinski. C'est ce qui se cache derrière le réel qui peu à peu l'attire, il veut par l'art devenir le grand marionnettiste. Déjà dans sa photographie, les prémisses d'une noirceur diffuse se manifestent. On sent la mort qui plane, et des cris qui se figent dans le silence. Même les corps ont des allures d'arbres morts.

Certains visages sont recouverts de bandages et couvrent des faciès qui semblent endormis. Cachent-ils des gueules cassées, ou bien couvrent-ils le vide béant de notre identité ? D'autres silhouettes sont plongées dans l'obscurité et on ignore si elles sont à plaindre ou à craindre. Enfin, Beksinski a compris que l'art pouvait montrer ce que le réel n'offre pas : les paysages de l'esprit. Lorsqu'on lui demanda pourquoi il n'avait pas poursuivi une carrière de brillant photographe comme il aurait pu y prétendre, Beksinski livra une première clé. Pour lui, un photographe devait être sensible à la réalité qui l'entoure, alors que lui voulait explorer son propre monde intérieur.

Pour débiter sa quête, Beksinski se frotte d'abord à l'abstraction : ses sculptures sont particulièrement étranges et annoncent en filigrane l'étrangeté de sa peinture à venir. Entre masques africains et têtes extraterrestres, les formes de Beksinski nous saisissent. Il en va de même avec ses autres créations : on dirait l'artisanat d'une planète lointaine, ou bien les mécanismes d'une machinerie que

l'humanité aurait oubliée. Beksinski se lance ensuite dans la composition de reliefs abstraits. Cette période est assez dure d'approche au premier abord, flirtant presque avec l'art brut. Il travaille la matière de façon fascinante : les pièces de métal semblent cousues de fil de fer plutôt que soudées. Malgré cette apparente austérité, les reliefs de Beksinski dégagent pourtant une aura qui laisse notre esprit s'y perdre. On croit deviner ici des grottes troglodytes creusées à flanc de montagne, ici des morceaux de peau cousus entre eux, là une cité souterraine qui s'étend sur mille galeries et boyaux. On pourrait même y voir des visions satellites de la face cachée de la lune, dévoilant les ruines secrètes d'anciens voyageurs galactiques... Ce qui est passionnant avec ces reliefs, c'est qu'ils annoncent déjà les textures que le peintre va décliner sur ses toiles. Esthétiques rapiécées, conglomérées, cousues : sa palette est déjà là. Il y a déjà dans tout le travail de sculpture de Beksinski le signe d'un appel vers un extra-réel, vers des matières indicibles.

Mais inventer des textures n'est pas suffisant, Beksinski se met donc à dessiner frénétiquement. Ses dessins des débuts livrent une vision au vitriol de la société qui l'entoure et des humains qui la composent.

Des formes humanoïdes aux yeux vides s'étreignent et se griffent, figées dans un rictus de douleur. D'autres semblent cousues entre elles, une face écrasée contre l'autre. Tout sur ces faciès n'est que rides et sutures. Les corps sont faméliques et flasques, les dents acérées et les yeux béants, vidés de leurs orbites. La sexualité qui se dégage de ces figures hébétées est morbide et animale. On distingue même un crucifix qui pend entre deux seins flasques et déformés. La sensibilité et la vibration du trait sont magnifiques et sont mises au service du malaise. Le corps est enfermé, prisonnier, saucissonné dans des boîtes ou contre des poteaux. De ces yeux toujours vides et noirs coulent souvent des larmes de désespoir. Ici les clowns tristes ont des raisons de l'être. Les représentations de Beksinski sont frontales et acides et montrent une société étouffante. Châtiments corporels, humiliations sadiques... point de salut à chercher auprès des instances religieuses trop occupées à abuser de leur statut attendant que la mort et l'oubli viennent les cueillir en pleine vanité. Même la figure maternelle n'est pas rassurante : elle s'apparente ici à un Moloch au visage de ténèbres dont on ne distingue plus que la mâchoire. Toute l'énergie créative de Beksinski est mise au service d'une noirceur sans égale. Partout, l'angoisse existentielle et le malheur.

Beksinski produit une série où la sexualité prend plus directement les atours d'un asservissement masochiste. Ce monde terrifiant montre des personnes ligotées, dans des postures de soumission extrêmes. La connotation sexuelle est puissamment sinistre. La présence de croix sur le front de certaines figures détonne avec les accoutrements plus proches du bondage que des habits religieux. Les narines sont béantes et aplaties et les crânes sans cheveux. Et

encore et toujours ce vide sombre dans les cavités oculaires. Si le regard est la fenêtre de l'âme alors il n'y a plus personne dans ces enveloppes vides. Le traitement cadavérique de Beksinski donne une allure de pantins suppliciés à ces silhouettes autrefois humaines. Si l'artiste va nous offrir plus tard des images plus colorées et mystérieuses, il faut l'avouer : ses premiers travaux sont des instantanés de ténèbres. Tout en dévoilant son univers intérieur, Beksinski poursuit ses recherches sur la forme, les matières et les textures. Il s'attache pour cela à déconstruire les représentations classiques : le corps, le portrait ou encore le paysage. Même dans ces motifs, mille fois déclinés, Beksinski parvient déjà à livrer des visions insensées.

Parfois les formes émergent d'un gribouillis dont elles tentent de s'extraire, comme si elles naissaient de la matière, juste sous nos yeux. Mais le plus souvent ces corps sont peints avec des couleurs pastel ou désaturées, ce qui accentue ce sentiment fort de mélancolie. Une des particularités de ces tableaux est l'échelle inconnue de ses personnages. Ils paraissent immenses et plusieurs techniques du peintre nous font ressentir cela : aucun élément à côté des figures ne nous permet de se faire une idée de leur taille. On distingue autour d'eux une sorte de néant baigné de brume qui pourraient être des nuages. Ce procédé leur donne une allure de statue colossale tutoyant les cieux. L'axe du regard est lui aussi intimidant : les vues en contre plongée donnent au spectateur le sentiment d'être écrasé. On se sent minuscule à côté de ces géants.

La peau qui recouvre ses silhouettes est bien souvent couverte de cicatrices : est-ce parce qu'on leur a retiré les conglomérats de formes humaines quasi parasitaires qui poussent parfois sur elles ? Ou faut-il y voir les traces que laissent les blessures de la vie ?

Les os se devinent sous la peau diaphane de ces silhouettes maigres et pâles. On pourrait presque les toucher. D'ailleurs, ces visions dérangeantes de corps décharnés ne font pas grand mystère sur les cauchemars de l'histoire qu'ils évoquent.

Parfois même, les silhouettes deviennent dures à distinguer d'avec la matière dans laquelle elles se fondent. Certaines donnent l'impression d'avoir été figés en plein vol, comme si quelque blast les avait atomisées et figées dans une dernière posture pour l'éternité.

Le peintre décompose souvent la gestuelle humaine, comme si tous les mouvements qu'il nous était possible de faire s'étaient figés en même temps. Beksinski fige et statufie des mouvements corporels multiples, ce qui donne cette impression de mouvement arrêté presque hallucinatoire au spectateur. L'artiste nous force à voir le corps différemment, dans tout ce qu'il a été. Les

postures traduisent aussi l'anxiété et la dépression, car toutes ses gesticulations ne semblent pas avoir empêché le dessèchement final.

Ainsi, la chair chez Beksinski se fossilise, se change en pierre. Comme si la poussière des millénaires avait recouvert ces formes et que le temps les avait changées en autre chose.

De fait, le corps, bien que détruit ou défait, devient avec le temps une sorte de totem, une figure muette et figée qui contemple le temps qui passe. Beksinski ne semble plus avoir besoin de modèles humains. Il cherche des formes humanoïdes venues d'autres espace-temps, qui peuvent offrir tous les possibles.

Malgré tous ces adjectifs qui sans l'image nous laisserait imaginer une peinture glauque et moribonde, le peintre parvient pourtant à sublimer son sujet et à insuffler une grande poésie dans ces toiles. C'est là le pouvoir alchimique de l'artiste de réussir à rendre sublimes des visions qui normalement devrait provoquer notre effroi. C'est ici plus qu'ailleurs que l'art montre toute sa puissance.

Nous avons vu le corps, il nous faut maintenant zoomer dans l'image et toiser les portraits. Si nos allures corporelles peuvent correspondre à des profils génériques, nos visages sont ce qui nous différencie les uns des autres, ils sont uniques et sont les vecteurs de notre identité, de nos émotions, de notre histoire. Quand on peint un visage, on peut dire mille choses, surtout si comme Beksinski, on prend le parti de s'affranchir du réel. Il n'existe que de très rares toiles des débuts où l'on distingue des faciès qu'on pourrait dire humains.

Dans une approche minimaliste, Beksinski a d'abord réalisé une série de visages en pierre. Ces faciès figés ont la texture de vieux dolmens grossiers. On pourrait y voir des idoles des premiers temps de l'homme. Cet aspect archaïque et froid de la pierre n'empêche pas le peintre d'insuffler du sentiment dans ces formes si arides. Son travail de texture, toujours si précis, et les fonds unis derrière les formes donnent l'impression que ces tableaux sont des photographies de statuettes préhistoriques prises dans les coulisses d'un musée. Mais depuis ces formes brutes, Beksinski va sculpter des visages extraordinaires.

Le peintre montre le visage dans tous ses états. Certaines textures de peau s'apparentent à du papier glacé qu'on aurait froissé, d'autres présentent une texture de métal martelé ou encore de pierre concassée. Certaines faces semblent cousues de cuir ou taillées dans le bois. Ici, tout est vieilli, usé : ces visages

tombent en lambeau, parfois littéralement. Certaines faces muent ou s'érodent. Quand la peau n'est pas abîmée ou trouée, elle est parfois absente, laissant le soin aux veines de dessiner ces visages d'écorchés, comme s'il faisait apparaître les plans de notre carcasse de chair. Quand ils ne font pas pitié, ces visages savent faire peur : Des reliefs monstrueux aux attributs inhumains, et des tentacules faciaux aux voiles de peaux lâche flottant devant le visage, toute la gamme de l'horreur se dévoile devant nous.

Mais c'est quand le peintre détache la tête du corps que les visages deviennent autre chose. Souvent ils flottent dans les airs tels des apparitions qui viendrait délivrer une sombre prophétie. Sont-ils des astronefs venus d'une autre planète ? Certains donnent l'impression d'être des vaisseaux formidables venus nous visiter depuis d'autres dimensions. Leurs proportions peuvent être terrifiantes. Quel est le message que ces têtes flottantes cherchent à nous délivrer ? Ce qui est sûr c'est que dès qu'on leur retire la peau, ces visages laissent apparaître la fragilité qu'ils cachaient jusqu'alors. Parfois c'est la chair qui est à vif, parfois ils laissent voir des sortes d'os brindilles poussiéreuses. Qu'ont ces statues géantes à dire à notre humanité ? Portent-elles un message du passé que nous ne savons plus lire ?

Beksinski colles ses têtes sur le tronc d'arbres centenaires, en fait jaillir une matière organique. Des visages arborent des signes mystérieux ou des alphabets perdus, quand d'autres têtes servent même de nid.

Ce ne sont plus des têtes, ce sont des ruines gigantesques qui lévitent comme autant de châteaux dans le ciel. On y distingue parfois des voilages protégeant des échafaudages. Comme s'ils étaient prévus qu'on les restaure mais que le projet avait été abandonné. Certains de ses visages bâtiments sont de simples maisons de pierre et parfois ce sont de mirifiques palais flottants. Dans les visages de Beksinski se cache tout un univers.

Le visage n'est pas toujours un colosse majestueux qui contemple le monde... c'est parfois l'expression plus fragile des masses apeurées. Les visages de l'artiste contiennent tous les possibles, toute la majesté et la laideur qu'on puisse imaginer. Dans chacune de ses toiles, Beksinski se débrouille pour déifier chacune de ses représentations. Lieu d'humanité, de souffrance et de mystère, les visages du maître ne laissent jamais voir un sourire. Toujours cette privation des sens, en plus de celle du mouvement. Et il n'y a souvent pas d'orifices pour parler, respirer ou voir. Encore et toujours, le regard a déserté ces visages. Ils sont soit recouverts de matière, soit de simples trous béants, comme si les ténèbres nous regardaient à travers eux.

Enfin, même quand il s'attaque à des sujets aussi neutres que les arbres, Beksinski s'accapare totalement ce qu'il représente pour le faire sien et livrer une version très personnelle de sujets pourtant académiques. Sous ses pinceaux, un arbre peut vous faire peur, et diffuser en nous une sensation sinistre et menaçante. C'est là qu'un artiste est le plus subliminal, c'est quand il parvient à vous faire prendre conscience du fond uniquement à l'aide de la forme. Ces arbres semblent dire quelque chose, même si on ne saurait exprimer précisément quoi. Ils ressemblent à la carcasse de quelque volatile ou aux nervures d'une feuille privée de chlorophylle. Avec une telle grammaire visuelle, l'artiste pourrait très bien nous terroriser avec une chaise comme sujet central de son tableau. Il ne manque d'ailleurs pas de le faire : ce motif revient suffisamment souvent pour être récurrent. Les visions sont ambivalentes : ces chaises donnent le plus souvent des allures de trônes majestueux, d'objets sur lesquels on exerce le pouvoir. C'est de cette chaise qu'on juge et qu'on trône sans partage, tutoyant la solitude. Cette chaise est surtout une prison, un piège dans lequel le corps tombe prisonnier pour l'éternité. La chaise nous aspire, elle colle. C'est sur elle qu'on subit la punition, c'est le symbole de la passivité.

Et puis il se produit un déclic dont nous ignorons la nature et qui va tout changer : Beksinski choisit de se lancer à corps perdu dans une peinture du subconscient et c'est à partir de ce moment que quelque chose semble se déclencher dans sa créativité. Le peintre avoue lui même que seul le pinceau a pu lui permettre de rendre compte des images qu'il avait à l'esprit. Quelque part dans sa tête, une porte s'est ouverte. Sa démarche dès lors tient en une phrase, qui sonne comme une mission.

“Je tiens à peindre comme si je photographiais mes rêves.”

Cette phrase est à prendre très au sérieux et s'avère cruciale pour aborder son œuvre. Beksinski ne peignait pas le jour ce dont il rêvait la nuit. Il voulait dire par là que son processus créatif empruntait les mécanismes de l'inconscient qui sont à l'œuvre lorsqu'on rêve. De ce fait, ses toiles ne peuvent pas être abordées comme des peintures traditionnelles. On ne pouvait plus aborder l'œuvre de cet artiste de façon classique. D'abord, Beksinski détestait qu'on interprète sa peinture ou qu'on cherche à y déceler un message. En interview il dira un jour que s'il était le seul survivant d'une apocalypse nucléaire il ne prendrait plus, car il a besoin de l'idée que quelqu'un verra cette toile un jour. Beksinski ne peignait pas pour nous mais pour lui, et quand on lui demandait s'il avait un message à transmettre à ses adorateurs, il répondait simplement : non. Tout l'œuvre est un dialogue entre Zdzislaw et Beksinski, et tous deux ont besoin que le public regarde cet échange en silence. Les toiles sont des images tirées de son imagination de façon presque brute. Il a tout fait pour devenir un docile artisan obéissant aux images que son inconscient lui dictait.

Un proche de Beksinski dira de lui : *“Beksinski détestait parler publiquement de ses peintures. Il avait peur que ce qu’il dise puisse être transformé, raccourci, sorti de son contexte. Cela explique pourquoi une grande part de son travail est né de son subconscient et qu’il cherchait sa propre interprétation de ses œuvres.”*

D’ailleurs lors d’un déménagement, Beksinski brûla toutes ses peintures qui lui semblaient trop personnelles, trop intimes ou dérangeantes pour être un jour montrées. De même, si une toile pourtant finie ne lui convenait pas, il n’avait aucun état d’âme à la recouvrir pour en commencer une nouvelle.

Et c’est cela qui va tout changer pour nous. Beksinski ne cherchait pas à s’inscrire dans l’histoire de l’Art, mais plutôt à utiliser l’art pour voyager dans des contrées inaccessibles à l’homme. Ses peintures sont des cartes postales de ses micro voyages dans l’inconnu. Car voici comment le peintre décrit son processus de visualisation :

“La vision qui marque le début de l’exploration d’une image, et qui peut aussi être appelée idée, est une quasi-image de quelque chose qui existe dans une quasi-réalité et qui - d’une manière encore mal définie en ce qui concerne les détails - apparaît immédiatement dans mon esprit comme un tout autonome. Je n’ai plus qu’à peindre. Malheureusement, seules certaines choses sont clairement visibles, d’autres peuvent être aussi incomplètes sur le plan visuel qu’un “mouvement effrayant » ou « un geste orgueilleux ». Habituellement, je peux en voir plus, mais néanmoins, dans de nombreux endroits, il n’y a rien ou quelque chose d’indéterminé que j’ai été incapable d’enregistrer avec précision dans ma mémoire pendant les visions, qui sont généralement extrêmement courtes et ne durent qu’une seconde.”

Beksinski est donc un peintre de visions, il est la main qui reproduit sans jugement des portions de son subconscient le plus obscur. A partir de maintenant, cette vidéo n’est plus une critique ni même un catalogue chronologique. C’est un journal de bord qui va tenter de raconter une traversée dans l’inconscient. L’imaginaire est une contrée secrète qui peut devenir réelle si on s’y abandonne. Si nous relevons des signes des symboles ou des images, nous devrions rester le plus neutre possible, essayer de faire des relevés quasi topographiques de ces zones imaginaires. Peut être même faire une carte et nommer ces différentes zones. Tout ce que vous vivrez maintenant n’engage que les images de l’artiste et ma perception de son univers. J’essaye d’apprécier son

œuvre de façon frontale et purement émotionnelle, puisque c'est ce que l'artiste désirait. Beksinski n'a d'ailleurs jamais nommé une seule de ses œuvres.

Et que ce voyage est effrayant. Que de sublime il cache. Qu'est donc tapi au fond de sa psyché pour que Beksinski délivre de telles images ? Comme le disait cet artiste obsédé par le processus de création : *“ce qui compte c'est ce qui apparaît dans votre âme, pas ce que vos yeux peuvent voir ou ce que vous pouvez nommer.”*

Si Beksinski ne voulait pas qu'on analyse ses toiles, sans doute n'avait-il rien contre l'idée qu'on voyage à l'intérieur.

Notre périple commence tout naturellement à la surface de l'inconscient : c'est ici qu'on trouve la cité de la guerre, celle où la violence primale se manifeste. Ici dorment les souvenirs de guerre et de malheur du jeune Beksinski. Avant même d'arriver à la cité, ce qui nous marque, c'est la foule de ceux qui cherchent à s'enfuir d'ici. On se fraye ensuite un chemin parmi les processions funèbres qui s'étendent sur une route infinie balafrant une plaine déserte. On débouche enfin sur un haut couloir de pierre surplombé de soldats inquisiteurs semblant jauger les nouveaux arrivants et les futures victimes.

Cette cité mémorielle flotte telle une nécropole dans le brouillard des canons. L'artiste a beau se défendre de livrer un quelconque message il y a dans ce lieu mental des signes qui pourtant ont une portée politique directe et exprime sans hésitation la morbidité des totalitarismes. Dans la cité de la guerre, les tombes poussent au pied des habitations. Sur un des flancs de la ville, un cimetière sauvage a même fleuri comme un avertissement. Vous qui entrez ici abandonnez tout espoir. Ici il n'y a que larmes, rustres et pauvreté. Les instances religieuses bénissent des foules sauvages qui se cannibalisent. Les rues de la ville grouillent d'âmes perdues qui paradent à l'aveugle en se marchant les unes sur les autres vers on ne sait quel destin.

En plus de tombes, on trouve au pied de la cité des instruments de torture qui attendent ceux qui pénètrent en ce lieu. D'immenses charognes suppliciées ont même été laissées ici à titre d'exemple. Cette ville a connu tant de massacres qu'on peut y voir du sang couler des bâtiments.

La vie ici a rendu les gens fous : on ne distingue plus un accouplement d'une lutte. Les foules effrayées attendent l'ordre qui les invitera à dévorer leur prochain. Ici, on répond à la violence par plus de violence : on juge en masse publique à la chaîne des marées humaines forcément coupables de quelque

chose, soumises au verdict d'une pseudo-justice aveugle. Votre seule chance de survie est de faire de votre visage une porte close marquée du sceau de la répression. Quant aux quelques rares humains qui parviennent à vivre vieux, ils se retirent en silence pour s'échouer dans une mer de cailloux.

Peut être que la libération viendra d'un homme sans identité capable de briser ses chaînes, porté par les masses grouillantes qui survivent en silence. Guerre, dictatures, misère et peur : voici les lois immuables de la cité de la guerre.

Cette zone de l'inconscient du peintre est dure à traverser, elle montre toute l'horreur des traumatismes de ce monde. Sans forcément tomber dans l'analyse freudienne, il est certain que ce qui se joue dans notre enfance dessine en partie la cartographie de notre psyché, avec ses zones d'angoisse et ses contrées fantasmagiques. Ce serait trop simple de réduire les visions mortifères de certaines toiles à l'enfance de Beksinski, mais on les comprend mieux quand on sait que l'artiste a grandi dans une Pologne en proie aux horreurs nazies, qui vit d'abord naître Auschwitz pour tomber ensuite dans le communisme le plus étouffant, puis dans une religiosité rigoriste. Pourtant, Beksinski n'a cessé de se défendre de délivrer un quelconque message politique, sans doute par peur de ce qui pourrait lui arriver. Il cherchait seulement à contempler le lac noir de sa psyché la plus enfouie. Ce n'est pas de son fait s'il en ressort des visions de la mort, de la peur et du néant.

Une fois traversée la funeste cité, il nous fait poursuivre plus avant pour dépasser les ruines de l'ancien temps. Voilà ce qui nous attend une fois que la folie de la guerre est passée.

Comme Dante dans les cercles de l'enfer, le voyage dans l'inconscient de Beksinski s'opère en profondeur. Derrière la cité de la guerre se trouvent les plaines de l'apocalypse. Ici la fin du monde a bien eu lieu, le nucléaire, la pollution ou quel qu'autre fléau nous a fait presque entièrement disparaître. Il ne reste que les carcasses de notre passage. Même les soldats sont effrayés et perdus. La sacro-sainte guerre ne les a pas sauvés. Mais tout n'est pas mort ici... Il reste quelques bribes de vie qu'on devine en sursis.

Depuis la grande explosion le ciel est devenu rouge sang. Cette lueur pourpre baigne des paysages d'apocalypse d'une aura funeste, comme si l'enfer sur terre s'était installé. Certains corps sont figés dans ce sable ocre et sinistre, comme s'ils avaient été stoppés dans leur fuite. Les antennes semblent ici le seul contact avec l'extérieur. On imagine aisément une population recluse, guettant le moindre message qui lui dira quand elle pourra recommencer à vivre. Ici les humains sont si entassés qu'ils débordent par les fenêtres. Cette post-apocalypse que nous dépeint Beksinski nous fait pencher vers l'option d'un hiver nucléaire

plutôt que vers les 7 plaies d'Égypte. De notre monde industriel et métallique, il ne reste que de la rouille et des squelettes technologiques. Carcasses de voitures ou de trains, ces machines n'apporteront plus personne nulle part.

Certains décors rappellent un champ de bataille après la guerre. On entend distinctement sur la toile le silence qui suit les désastres. Ici la neige a tout recouvert, là un animal étrange broute quelque reste de mauvaises herbes épargnées par la radioactivité. Beksinski arrive presque à rendre contemplative l'expérience de la désolation. Depuis la grande guerre, il ne reste du passage de l'humanité que des monceaux de squelettes et des bâtiments abandonnés. Les quelques âmes qui ont survécu semblent prostrées par le spectacle qu'est devenu le monde. Ils ont l'œil clos ou vide, hébété et incrédule de ceux qui ont survécu à l'impossible. Certaines espèces animales semblent avoir souffert plus que d'autres : beaucoup d'entre elles sont décharnées, simples fantômes de ce qu'elles étaient avant. C'est seulement parce qu'elles sont debout sur leurs pattes qu'on ne les prend pas pour des carcasses. Mais le plus troublant ce sont les chimères qui sont apparues dans ce nouvel écosystème. Si l'apocalypse a supprimé la plupart des espèces connues, elle en a aussi amené de nouvelles. Certaines d'entre elles ont muté, plusieurs membres leur ont poussé. Ils traversent des champs de cercueils ou surplombent des bois morts. Ces chimères renvoient un sentiment de douleur ou de lassitude. En plus des créatures étranges qui peuplent ce nouvel âge post atomique, une matière organique mutagène recouvre les bâtiments et la nature.

Le grand sablier du temps n'a pas seulement eu raison du vivant, il a aussi emporté les cultes anciens et les vieilles croyances. Les crucifix ont repris leur rôle d'instrument de torture et la religion ne semble avoir sauvé ni les âmes ni les corps. Ici on adore de nouvelles idoles nées sur les cendres de l'après-monde. Dans cet après-monde, les Crucifix servent de tuteur aux antennes de télévision. Voir un signe qui fut tant chargé en symbolique servir de façon aussi prosaïque montre bien que les temps ont changé, que les anciennes fables n'ont pas tenu face à la réalité.

Juste derrière la zone contaminée se trouve les contrées de la religion perdue. C'est un endroit rempli de dizaines de crucifix qui s'effritent dans le vent nucléaire. Majestueux et sinistres, ces totems au sens oublié se tiennent droit dans le ciel solitaire. Entourés de brume et balayés par le blizzard, ces symboles d'une ancienne foi brillent ici dans tout leur échec. La croyance qu'ils symbolisaient n'a sauvé ni le monde ni les hommes. Les formes de vie qui découvriront ces calvaires ne sauront pas à quoi ils ont bien pu servir, comme nous lorsqu'on découvre un artefact antique et qu'on cherche son ancienne fonction. Beksinski se projette dans un futur vide, dans un avenir où l'homme n'est presque plus rien. Cet état de fait nous pousse à voir les symboles

d'aujourd'hui avec un certain recul. En vidant ces formes de leur sens, Beksinski, qui n'était pas croyant, tente d'en montrer la vacuité. Ils sont pourtant immenses ces crucifix, ils nous surplombent et nous jugent. On y devine parfois quelque charogne accrochée, dont l'allure n'a plus rien de christique. L'image dégagée par ces engins de mort est absolument morbide et les corps qui ont tant donné pour vénérer un mensonge n'ont visiblement pas été récompensés. Ces mains figées dans la prière donnent l'impression d'être menottées à un Dieu qui ne vous répondra pas. La soumission à la peur nous a juste rendus plus dociles. En croyant être un jour sauvés, nous n'avons rien sauvé. Si Beksinski semble amer face au religieux, on ne peut nier que ces représentations l'obsèdent. Le motif de la croix est sans nul doute celui qu'il a le plus représenté. Quand on puise dans son inconscient sans y mettre de filtre, il faut s'attendre à voir surgir des idées qu'on réfute. Il semblerait que pour le peintre, Dieu ne soit qu'une béquille pour enfants effrayés, béquille qui s'écroulera une fois notre folie destructrice aura atteint son terme. La Pologne est un pays extrêmement religieux et on devine que le peintre ne chantait pas les louanges du seigneur avec les foules. Beksinski n'a pas oublié que ce symbole qu'on disait tourné vers l'amour des hommes était d'abord un instrument de torture. D'ailleurs la forme en T des croix nous rappelle la forme d'une croix de Saint Antoine. C'est sur ce type d'outil qu'on crucifiait à l'époque de Jésus. Si les croix restent assez sobres dans leur symbolique, les stations du chemin de croix que nous montre l'artiste laissent moins de doute sur la dimension critique de ces citations picturales religieuses.

D'ailleurs des bestioles affreuses ont remplacé le christ et pourrissent à sa place. La mort vient ici chercher son dû et ferme nos yeux pour le dernier voyage alors que le pendule de la dernière horloge cosmique se balance une ultime fois avant que sonne le glas. Après cela, la nature reprendra ses droits et engloutira ces symboles. Des masses informes feront chuter ces signes funestes. Dans ce chemin de croix, Beksinski montre l'atroce vérité, nous révèle la distorsion entre ce que devrait incarner l'amour divin et la réalité du monde ici bas. On sent la colère et l'intransigeance du peintre, il n'a aucune retenue dans ce que lui dicte son rejet du divin. Peut-être que le ciel est rempli d'amour, mais ici il n'y a que des rats qui attendent votre fin. La seule once de vie qui reste est une présence féminine. On dirait que Beksinski en a fait son vrai christ. Après tout c'est bien elle que les hommes ont sacrifié sur l'autel de la religion. Mais cette crucifixion emblématique montre aussi notre grande lâcheté face aux mystères du monde. Incapables d'accepter la mort, nous avons imaginé un cadavre salvateur à adorer. Le chemin de croix de Beksinski ne lésine pas sur la critique de l'obscurantisme archaïque et autoritaire que les religions ont établi.

Pourtant les religions nous en ont fait faire de grandes prouesses artistiques. Dans la mémoire du peintre, on en trouve désormais la trace dans le cimetière

des cathédrales. Dans cette vaste zone reposent des mastodontes de pierre qui attendent en silence on ne sait trop quoi. Majestueux et effrayants, ils tutoient le ciel dans un hurlement d'orgue. En s'approchant on remarque que leur structure semble plus faite d'os que de pierre, comme si la chair et le sang ayant permis de les bâtir **avait disparu** en même temps que les hommes. Ces monuments ont muté, pour devenir d'étranges ruines. On devine par leur envergure qu'elles devaient avoir de l'importance pour l'espèce qui vivait là auparavant. Les textes avaient raison : l'apocalypse aura bien raison de Dieu, et ne lui survivront que les symboles de sa gloire passée. Malgré l'aspect terrifiant de ces géants de pierre, on devine aisément la ferveur et la crainte qu'elles ont dû jadis susciter.

Juste derrière le cimetière des cathédrales se niche la vallée des tombeaux. C'est ici que reposent toutes celles et ceux qui nous ont précédé. Ce lieu a vu leur dernière étreinte au pied du tombeau, avant de marcher vers la sphère de lumière blanche. L'endroit n'est pas entretenu et certaines charognes glissent de cercueils abandonnés. A l'inverse, de gigantesques mausolées écrasants érigent leur morgue au milieu des tombes de la plèbe. Même dans la mort on sent l'inégalité entre les hommes. D'autres tombeaux semblent nous avertir de ne jamais les ouvrir, comme s'ils servaient de prison à quelque entité maléfique. On trouve ici tous les types de décorum posthume. Des stèles arborent même le visage du mort qu'elles surplombent. La vallée des tombes est un lieu mystérieux qui regorge de secrets et de passages vers l'au-delà. D'ailleurs, il n'y a décidément pas que des tombes humaines ici. A mesure qu'on s'enfonce dans la vallée, de plus en plus de sépultures s'amoncellent. Il y a tellement de tombes ici : de toutes les tailles et de toutes les origines. C'est sans doute ici que terminent tous les cadavres que compte notre humanité. Nous approchons de Thanatos, palais de la dernière déesse. La vallée des tombeaux marque une frontière dans le territoire mental de Beksinski. Au-delà de cette limite, on pénètre dans un univers intérieur auquel peu ont eu accès.

A mi-chemin de notre exploration de l'insondable, je dois tordre le cou à une idée qui se forme sans doute... Non, Zdzislaw Beksinski n'était pas un être lugubre haineux de l'humanité. C'était un homme plutôt rieur et paisible, qui n'a pas cédé à la célébrité qu'on lui fit miroiter. Souffrant de crises d'angoisses lorsqu'il s'éloignait trop de chez lui, le peintre n'a jamais pu se rendre à l'un de ses vernissages. Même son musée posthume officiel sommeille discrètement en haut d'une colline perdue de son village natal. Même s'il était modeste dans son train de vie, l'artiste avait ses hobbies. Lui qui disait détester le silence était un grand passionné de musique. Il peignait toujours accompagné d'un disque, joué sur du matériel dernier cri. Beksinski était contre toute attente férue de technologie. Il tenait un journal vidéo de son travail, et adorait travailler sur son ordinateur. Sa connaissance de l'informatique lui aurait aisément permis d'être consultant ou réparateur informatique à l'époque. En marge de son travail de

peinture, il a expérimenté des œuvres avec des photocopieuses ou encore avec des imprimantes. Mais c'est avec un logiciel de retouche graphique qu'il va effectuer des expérimentations, qui, si elles peuvent paraître dépassées au vu des standards actuels, étaient fort surprenantes en 1995. Il est fascinant de voir comment Beksinski essaye de transposer ses thématiques picturales sur un médium tel que l'ordinateur. Même si le rendu est plus froid et moins saisissant, Beksinski parvient sans forcer à investir le territoire du malaise. Morceau de corps dupliqué dans des torsions monstrueuses, visages torturés et triturés, impossibilités charnelles dignes d'un docteur **moreau**, paysages de cauchemar entre décharges publiques et casses automobiles... Et toujours des crucifix, seuls dans le ciel gris. Cette série montre le côté expérimentateur de Beksinski, sa curiosité pour les nouvelles façons de faire. Il est sans doute un des premiers peintres à avoir apprivoisé l'ordinateur, en faisant un compagnon plutôt qu'un ennemi...

Beksinski était donc dans la vie un homme souriant et sympathique. Même la statue qu'on fit poser à Sanok donne envie qu'on s'arrête pour parler avec elle. L'apparente normalité du peintre rend sans doute son travail encore plus terrifiant... Il prouve qu'il n'est nul besoin d'être déviant ou surhumain pour produire de telles visions. Il faut juste accepter de voyager en soi, comme nous voyageons maintenant dans les contrées intérieures de Beksinski.

Derrière les cathédrales se trouve une zone vie et létale. On raconte tant de choses sur le grand océan qui attendrait derrière l'horizon. Encore faut-il survivre à cette traversée du désert. Après quelques villes frontalières désertées par leurs habitants, hormis quelques enfants oubliés, c'est le néant des plaines arides. C'est une zone dont on dit qu'on ne revient pas, qu'elle a raison de tout. Par mesure de sécurité, on attache les vieillards aux plus jeunes afin qu'ils ne se perdent pas. Les abords du désert offrent un paysage ocre et vidé de toute vie. Combien sont-ils à être partis sous ce soleil écrasant dans l'espoir d'un ailleurs ? Certains sont partis les mains vides sans autre affaire qu'un fol espoir, d'autres ont emmené les enfants. Il faut être inconscient pour poursuivre la route lorsqu'on croise les cadavres de celles et ceux qui n'ont pas réussi. D'ailleurs beaucoup de ceux qui partent deviendront fous. Ils vont errer dans ces étendues solitaires jusqu'à ce que le grand corbeau vienne les chercher. Certains sont morts de faim ou sont tombés sous les attaques de quelque bête sauvage, quand d'autres ont réservé leurs derniers gestes pour une ultime prière. Sans succès. Les tempêtes de sable peuvent vous coûter la vie, en vous privant de tous repères spatiaux, jusqu'à ce qu'il remplisse vos poumons et vous prive d'air. Pour ceux qui ont tenu jusque là, il reste encore une chance. Le ciel qui se dégage laisse apparaître de grandes structures rocheuses. On devine des petites créatures malingres perchées sur leur sommet. Autour d'un feu de bois, elles comptent les nouveaux arrivants. En poursuivant la route on croise des bâtisses

qui ont dû servir de relais pour la grande transhumance des voyageurs d'antan. Les villes qu'on traverse sont vides et comme mangées par une sorte de mucus de pierre. Traverser ces lieux émerveille et inquiète tout autant. Que s'est-il passé pour que tout le monde prenne ainsi la fuite ? Peut-être qu'ici les murs ont des oreilles mais ils ne parlent pas. Nous dépassons les villes et les dernières tours d'observations. Au bout d'une traversée interminable, une vision formidable remplit les cœurs d'espoir : une gigantesque forteresse se dessine dans le ciel. Curieusement son apparence ne cesse de changer. Parfois, la vision est brumeuse et presque inquiétante, car chaque fois la cité impressionne avant de rassurer.

Ce qu'on raconte est donc vrai. On entend tant de choses sur ces cités bordant l'océan. On nous a décrit l'île-forteresse comme un **eden** ou quelque palais ancien, d'autres fois comme une montagne imprenable qui nous jugerait depuis les auteurs. Tout le monde avait raison : la cité est un temple extraterrestre, prenant des proportions si titanesques qu'elles ne peuvent abriter qu'autre chose que des humains. Quelle est donc cette vision ? Cette forteresse aux mille visages est-elle le temple des dieux ou l'entrée du Pandémonium, le palais démoniaque du paradis perdu ? Tous ceux qui traversent la plaine aride ne se posent pas ces questions, ils courent sans réfléchir vers la forteresse miraculeuse. Alors qu'on atteint enfin les abords de la forteresse, l'hallucination se fige en une unique vision. On ne saurait dire si c'est une créature ou un bâtiment, mais la fente sur son torse est définitivement une entrée. Elle plonge dans l'obscurité. Ces forteresses multiples n'étaient qu'un mirage pour entraîner les voyageurs dans la dimension-fantôme.

Est-ce ici l'au-delà ? Tout semble cristallin, le moindre son résonne dans des échos infinis. Des bâtiments colossaux baignent dans une forme d'ectoplasme cotonneux. La pâleur translucide et évanescence des lieux fait penser aux méduses. Certains bâtiments se meuvent comme des pachydermes avec la lenteur d'un continent qui dérive. La plupart des bâtiments se délitent et s'érodent comme de la cendre, mais l'ectoplasme ambiant vient peu à peu les reconstruire. On croirait à une ville fantôme mais pourtant une paix incroyable règne en ces lieux. Si la vie semble avoir disparu, la violence aussi. Le calme hurle à pleins poumons, le monde semble à nouveau respirer un air mentholé. On trouve pourtant quelques silhouettes qui ont choisi de terminer leur périple ici. Personne n'est sûr de trouver un endroit plus paisible en continuant la route. Certains ont élu domicile dans cette dimension et regardent les humains traverser la zone. D'autres ont été cueillis par la mort dès leur arrivée, comme si leur corps avait choisi cet endroit pour abandonner. En traversant les centaines de sanctuaires et les bâtiments fantomatiques, nous faisons le choix de poursuivre plus profond dans les paysages de l'esprit. Il nous faut maintenant traverser le grand océan. Alors que l'eau montre enfin sa présence, un guide nous explique que la traversée se fera par les airs, car l'océan est un lieu trop

dangereux pour mettre un pied dedans. Des montgolfières décharnées serviront de vaisseau de fortune pour traverser les mers. On jette un dernier regard en arrière vers la dimension fantôme, et c'est le cœur craintif qu'on s'engage sur l'océan qui gronde.

Depuis la nacelle, on découvre que certains désespérés ont tenté la traversée en bateau. On sent toute la fragilité de leurs embarcations et l'impossible défi qui les attend. Ils sont l'image même de la solitude. Ceux qui n'avaient pas de bateaux sont partis à la mer avec ce qu'ils ont pu mais l'océan s'en moque car il mange de tout. Les plus chanceux finiront naufragés, piégés sur de petits îlots dont ils ne sortiront pas. Quand l'eau s'écrase contre leurs rivages, c'est pour faire s'échouer les poissons et déposer les souvenirs des voyageurs qu'elle a englouti. Au cœur de l'océan, on croise des colosses de pierre qui se meuvent doucement dans les vagues agitées. On les appelle "les dieux des mers intérieures". Quand ces divinités s'éteignent elles lévitent quelque temps juste au dessus de la surface comme des gisants superbes, avant qu'elle ne sombre pour rejoindre les abysses.

Des cités navires d'anciens ordres religieux se sont perdus dans ce lieu. C'est l'océan où se retrouvent ceux qui manipulent et invoquent des forces qu'ils ne comprennent pas. Ces navires sont terrifiants, hérissés de crucifix, n'abritant en leur sein plus aucune âme qui vive. Ces monstres d'acier flotteront pendant des siècles jusqu'à ce qu'ils finissent par se déliter.

La montgolfière tombe après une tempête et l'on se retrouve perdu dans l'immensité alors que la nuit tombe. On a peur de voir trop tard qu'un cargo-église s'apprête à nous écraser de sa masse impitoyable ou que quelque divinité sombre jaillisse des eaux.

La nuit est désormais tombée et des ténèbres enveloppantes recouvrent l'océan. Il n'y a que la peur et le vacarme des vagues. Et puis comme par miracle, un visage flottant perce le ciel sombre et laisse apparaître un visage divin qui chasse l'obscurité. Les paquebots religieux se sont changés en baignoires percées et servent de refuge aux oiseaux. Après cette nuit de terreur marine, l'océan nous laisse voir toute sa magnificence. Et en guise de récompense, il accouche d'une nouvelle terre qui luit sous le soleil du matin. Ça y est : nous sommes de l'autre côté de l'océan intime. Ce qui se trouve au-delà, nul n'a jamais su le décrire sans passer pour fou.

Soudain des visions nous assaillent. La montagne s'unit aux nuages comme s'ils allaient nous engloutir. Un gigantesque soleil noir se forme, léché de flammes blanches, et reflète l'océan derrière nous. C'est la dimension détraquée. En se retournant, on découvre que le décor est parasité, comme si un gigantesque bug infestait le grand ordinateur. Dans cette réalité cassée, c'est la gravité elle-même qui semble contrariée. Les caveaux flottent au-dessus des cimetières, formant

une sorte d'escadron sinistre. Ce paysage en verticalité rend tout lieu quasiment inaccessible. Comment atteindre ces plateformes perchées en haut des arbres ? qui conduit ces étranges transports de pierre qui traversent les villes sans toucher le sol ? On a parfois l'étrange sensation que le monde a explosé soudainement et puis que tout s'est figé la seconde d'après. Etrangement cet univers éclaté est presque apaisant. Tout semble au ralenti. On regarde en l'air vers des mausolées volants qui abritent certainement quelques notables locaux. Certains sont beaux et paisibles mais d'autres sont plus inquiétants. Personne ne semble vouloir toucher le sol. On trouve encore des navires cette fois-ci, mais différents de ceux qui balafraient l'océan. Ceux-ci semblent être la résidence d'une aristocratie céleste. Même les créatures d'ici ne ressemblent à rien de connu et leur forme ne cesse de changer. Peut être sont ils simplement des hallucinations. Dans la dimension détraquée il faut abandonner ses certitudes. Un gigantesque mausolée qui lévite vient se poser devant nous, diffusant une indescriptible musique. C'est ainsi que nous entrons dans le temple des archétypes.

On ignore exactement ce que ces créatures symbolisent mais elles sont des archétypes que Beksinski est parvenu à capturer dans ses toiles. Certains humains qui sont parvenus jusque là dans l'inconscient ont pris ces entités pour des dieux ou des démons. Ils ont inspiré les religions et toutes les autres fables. Il faut dire qu'ils dégagent tous une superbe indéniable doublée d'une aura quasi extra-terrestre. Qui sont ces monstres des profondeurs de l'esprit ? Ils sont de tous aspects, de toutes formes et de toutes origines. Certains ont l'allure de nobles sans royaume, d'autres se dessèchent sur leur trône, attendant qu'on les adore à nouveau. Ce lieu semble soumis à une hiérarchie incompréhensible. Il y a des gardiens discrets qui surveillent et s'occupent de l'intendance de la zone, au profit de castes supérieures. Ces archétypes chuchotent à notre esprit depuis les tréfonds de notre cerveau. Si on trouve ici toutes les créatures que les hommes ont pris pour des dieux, certaines jouent plutôt le rôle de muses, dictant leurs visions aux artistes. Quand on voit les peintures qu'a ramené Beksinski de cet étrange voyage, on croise des entités qui ont inspiré Hieronymus Bosch et après lui tous les surréalistes. Goya et Giger sont venus rendre visite à ces étranges démons. Tout le monde n'est pas prêt à ces visions qui dépassent l'entendement. Ils parlent une langue qu'on ne comprend qu'avec l'esprit. On y croise même des figures mythiques qui ont su transpirer dans toutes nos mythologies. C'est sans surprise qu'on croise les cavaliers de l'apocalypse, l'ankou ou bien encore toutes les formes du Diable. Toutes les versions de la faucheuse se retrouvent dans ce temple : elles servent à incarner la plus grande peur des hommes, c'est pourquoi elles sont plusieurs à partager un tel fardeau. Il y a ici les esprits malfaisants et vils qui cherchent le chaos dans le cœur des humains mais qui pourtant cohabitent paisiblement avec les entités de lumière. Tout cette fascinante parade se promène à l'intérieur de nous, chacun des archétypes poursuit sa route et cherche des âmes à inspirer. Ici se trouvent les

créatures que Lovecraft a refusé de décrire, ici dorment les monstres de toutes les mythologies connues. Toutes jouent ici le même rôle : empêcher les voyageurs de poursuivre leur route, pour éviter qu'ils se perdent, au bout de l'inconscient.

Pour celles et ceux qui s'obstinent à poursuivre la route, il faut emprunter l'ultime passage. Il peut prendre de multiples formes mais quand vous le verrez, vous saurez que c'est lui. C'est parfois un couloir rocheux surplombés de faucheuses qui ricanent en silence et qu'on éclaire d'une torche craintive. Parfois c'est un chemin tortueux qui surplombe le vide. C'est le plus souvent une porte vers les ténèbres où attend on ne sait quel destin. Où mène cette sombre allée ? Qui aura le courage de plonger dans ce boyau inconnu ? Qui est prêt à tant de lâcher prise ? Et surtout vers où nous conduit ce portail inconscient ? Emmène-t-il droit vers la renaissance ou vers les égouts de l'âme ? Il est certains passages qu'il ne faut jamais emprunter sous peine de connaître le véritable enfer. Parmi ces passages se trouvent des portes qu'on emprunte lorsqu'on vient au monde ou bien qu'on le quitte. On oublie ce qu'il y avait avant la vie et ce qu'il y a après : nous n'avons conscience que de ce qui se passe entre les deux portes, lorsque nous sommes conscients. Nous ne sommes pas les seuls à être arrivés jusqu'ici. Certains sont morts juste avant d'atteindre leur but. On a la vive sensation que ces portes de la perception emmènent vers des sphères spécifiques mais aucune indication ne nous permet de savoir lesquelles. On pourrait en empruntant ces portails, connaître les secrets de l'âme et ceux qui motivent les sentiments. Il y a des portes vers la pulsion, d'autres vers le néant ou encore le désir. Laquelle attend notre venue ? Quelles portes provoqueraient notre perte ? Nous ne sommes pas arrivés si loin pour abandonner, il faut aller au bout et percer le mystère. C'est vers la porte la plus rassurante que se porte notre choix... De son encadrement se dégage une lueur paisible qui semble nous appeler. Alors nous passons de l'autre côté.

Nous avons fait le mauvais choix. Cette porte nous mène tout droit dans les limbes du cauchemar. La texture du sol est étrange : ce sont les corps des milliers de personnes qui ont tenté de faire marche arrière. C'est là que règnent les visions les plus noires et les plus indicibles de la psyché humaine. Des créatures célèbrent l'arrivée de chair fraîche avec les yeux avides de ceux qui ont attendu trop longtemps. Le sol vibre à cause des pâtes des créatures qui martèlent le sol de cette zone. Ces gigantesques insectes transportent leurs œufs vers on ne sait quelle éclosion macabre. Ici sont prisonniers ceux qui sont piégés dans leur tête, ceux qui ont succombé à la peur et au désespoir. Combien sont-ils à s'être englués dans les marais de la pestilence ? Combien servent de trophées sur les murs du palais de la haine ? Ici se tiennent des conciliabules malfaisants au cœur de cercles formés par des goules sans visage. Il règne ici une atmosphère malsaine, violente et tourmentée. Est-ce ce lieu que les artistes ont

pris pour modèle lorsqu'ils représentaient les enfers ? Une obscurité étouffante borde toute la zone et les rares apparitions qu'on surprend sont spectrales. Même de simples arbres morts parviennent à vous glacer le sang dans ce décor sinistre. Quelque chose est vicié dans ce lieu. On y trouve tous ceux qui souffrent dans la solitude et l'oubli. Il faut être couvert d'un espoir invincible pour traverser cette vallée dérangeante. Il ne faut pas céder aux sirènes maléfiques qui vous appellent dans le grand vide. Toutes les entités qui vivent ici ne sont pas humaines, et les monceaux d'ossements montrent qu'elles ont besoin de se nourrir. C'est dans cette zone atroce qu'est née la peur elle-même. Ici s'émancipent des forces si viles et si puissantes que quiconque les invoque dans le réel s'expose à la folie. C'est cette zone qu'on aperçoit dans les cauchemars les plus vertigineux. En la traversant on comprend pourquoi notre subconscient nettoie le souvenir de ces visions chaque matin. Elles sont trop déstabilisantes pour nos fragiles esprits. Ceux qui ont échoué dans ce dernier cauchemar sont devenus des monstres, pervertis par le mal qui règne ici. D'autres ont perdu la raison. Ils s'enterrent dans les souterrains et le silence du lieu. A la surface, ce sont des hordes d'insectes rampants qui servent de tapis à cet infect paysage. Alors que sonne une profonde corne de brume, des faucheuses géantes arpentent les alentours. Certains essaient de se fondre dans le mobilier pour que les bestioles les épargnent, d'autres s'encastrent dans les cavités des bâtiments. Leur seul espoir est que passe la nuit et que la lune noire laisse place au grand soleil. Si l'on parvient à survivre jusqu'à ce que l'astre luise de mille feux, alors on aura réussi. On n'aura plus qu'à marcher sous l'axe du soleil pour atteindre la frontière finale. Nous y sommes. Nous marchons vers la grande étoile intérieure. Cette fameuse étoile que nous avons tous oublié.

Ici se trouve la félicité et la paix de l'âme, ici naissent les rêves et le merveilleux. S'il existe un concept se rapprochant de dieu, il est en nous et se trouve dans cette frontière finale, blottie au fond de notre psyché. Tout ce que nos yeux parcourent est d'une splendeur sans nom. Dans les nuages s'ouvre le grand portail vers de nouvelles dimensions. Des cathédrales cristallines brillent sous le soleil du matin. C'est ici qu'on retrouve ceux qui nous ont quittés. Des géants de lumière déambulent paisiblement dans cet Eden intime. Ce sera notre dernière forme et nous deviendrons bientôt comme eux. Sous notre stupide costume d'humain comme dirait Franck le lapin se cache un gigantesque colosse propre à chacun. Beksinski à rencontré son colosse primordial. L'art était le seul moyen de transport qui puisse l'emmener si loin et si profond.

Beksinski dit un jour ceci au sujet de ses toiles : *“C'est contraint et forcé que je confie ces quelques réflexions sur mon travail car je doute de leur utilité. Comme je doute de l'utilité de tout ce que je fais. Je n'ai d'ailleurs jamais cru, et ne crois toujours en rien. Le seul bagage que je porte en moi et que je pourrais transmettre aux autres est fait de doutes. J'en suis rempli à ras-bord. J'aime à*

penser que l'art est une bouteille de vodka donnée à un condamné juste avant son exécution. Nous devons faire quelque chose. Nous ne pouvons rester assis à attendre le néant."

Non, Beksinski n'a pas attendu le néant, il est parti à sa rencontre, en a fait son compagnon. Il a regardé dans l'abîme, et l'abîme l'a regardé en retour. L'histoire de Beksinski, c'est celle d'un homme modeste, presque reclus dans un appartement qui, avec son art seul comme outil, est parvenu à dépeindre un univers vaste comme un cosmos. Après 1 mois à vivre jour et nuit au cœur de ses œuvres j'ai senti dans chaque toile sa présence... Il erre encore là-bas et nous regarde à travers l'image. Beksinski est peut-être mort dans cette réalité, mais il a trouvé dans ses toiles un portail vers une forme intérieure d'éternité.